

Les images manquantes de Mehdi Meddaci

PAR TOM LAURENT



Images de corps et de paysages ancrés dans l'espace méditerranéen, les vidéos et les photographies de Mehdi Meddaci affirment le manque comme figure d'une écriture poétique de l'Histoire, qu'elle soit collective ou personnelle. Son œuvre, construite par cycles se répondant les uns aux autres, met notamment en scène la mer comme mur et lien entre l'Algérie et la France.





Le Radeau. 2013, vidéogramme. Courtesy de l'artiste et galerie Odile Quizeman, Paris.



Lancer une pierre. 2008, installation vidéo sonore, 22 min, dimensions variables. Courtesy de l'artiste et galerie Odile Quizeman, Paris.

Pieds nus, en costume noir, chemise blanche, un homme jette une pierre dans la mer. L'image revient, lancinante, sur des écrans disjoints, où défilent aussi des images de roches, de pierres battues par les flots, d'immeubles, de falaises,

d'immeubles-falaises. L'installation vidéo *Lancer une pierre* a été montrée pour la première fois en juin 2008 à Tourcoing, au Fresnoy, le Studio national des arts contemporains, où Mehdi Meddaci achevait son post-diplôme. Et cet homme, qui



Paysage, Mer, Alger. 2008, lambda sous diasec, caisson lumineux, 80 x 120 cm. Courtesy de l'artiste et galerie Odile Ouizeman, Paris.

réalise ce « geste résiduel et diégétique », selon les mots de l'artiste, « vers ce mur liquide qu'incarne la mer Méditerranée », cet homme est son père.

Car l'œuvre de Mehdi Meddaci se construit en grande partie à partir de souvenirs, d'histoires racontées au sein de sa famille, que son travail de l'image vient sortir de l'enfouissement. Son propre père a quitté l'Algérie à l'âge de douze ans et dans *Murs*, magistrale fresque vidéo de 2011, il en vient à filmer un hypothétique retour au pays. La vidéo *Pastèque* (2014), inscrite dans son dernier cycle *Les yeux tournent autour du soleil*, part également d'un souvenir, comme un fait héroïque arraché à l'Histoire et constitutif d'une mythologie familiale : son père aurait réussi à se saisir de ce fameux fruit, sous les balles qui entachèrent son enfance algérienne. Une volonté de reconstitution se trouve donc à l'œuvre dans ces images, mais cette transcription intervient poétiquement. Elle est livrée par indices, d'une pièce à l'autre, « se construit par couches successives », comme il l'indique. Son rapport à la réalité ne participe pas d'une approche strictement documentaire : reconstituer, pour

lui, serait « faire vaciller le réel et peut-être effleurer une "vérité" ». Étayant ses intentions, Mehdi Meddaci continue : « "Vérité" qui part d'un manque sans cesse renouvelé et d'une histoire qui s'effrite. Mais d'une relation rendue possible avec le lieu, avec l'Algérie par une sédimentation d'images rejetées de la mer. »

À l'origine donc de sa pratique se pose en creux un questionnement quant à la possibilité contrariée de raconter sans travestir, de représenter l'Histoire. Celle de l'immigration est latente dans son œuvre, et sa présence en filigrane passe par une vue de biais, à laquelle répond la frontalité des lieux où s'immergent les personnages qu'il filme. Les écrans s'imposent comme autant de murs, surfaces de projection mais également espaces à habiter, à l'image des eaux intranquilles de la Méditerranée, dans lesquelles son père vient « lancer une pierre afin de déclencher une vibration du monde ». Dans *La Place* (2014), des habitants de la cité de la Paillade, à Montpellier, lieu où l'artiste a grandi, passent et repassent au sein d'un plan fixe, marchent, s'allongent sur le sol, au pied des bâtiments colorés mais défraîchis, se livrant à



Vue de l'installation vidéo sonore *Murs*,
Fondation François Schneider, Wattwiller, 2014.

l'attente et à la vie. Leurs figures d'enfants, de femmes et d'hommes se découpent sur les murs de la place, dont le caractère plan redouble la frontalité de l'écran. Pour Mathilde Roman, qui écrit dans le catalogue accompagnant l'exposition du cycle *Les yeux tournent autour du soleil* présentée en 2014 au Centre photographique d'Île-de-France (CPIF) à Pontault-Combault, ce sont « des corps chargés d'histoire », figures que l'on retrouve passant d'une barque à une autre dans une autre vidéo, avec pour fond l'immensité de la Méditerranée.

Dans *Pastèque*, le « mur » est celui troué progressivement par l'impact des balles, devant lequel est posé le fruit de l'histoire de son père. Un personnage joué par un jeune garçon cherche à habiter le champ du film, passant du hors-cadre à l'espace filmé, traduction imagée et pudique de l'épisode raconté au sein de la famille de l'artiste. Et la boucle que crée cette vidéo entraîne une vision cyclique, quand « le cinéma, c'est voir du temps », comme si l'Histoire entrait dans une répétition. Répétition qui évoque la révolution, dans la polysémie qu'indique ce terme. Cette révolution appartient à l'Histoire, celle de l'Indépendance de l'Algérie et des mouve-

ments de décolonisation et celle qui s'écrit avec les Printemps arabes et leurs suites possibles. Mais elle s'image également dans le cycle qui lie la Terre et ses habitants au cosmos. *Les yeux tournent autour du soleil*, rappelle le titre générique de cet ensemble de vidéos, manière de regarder en face ce qui provoque aussi l'aveuglement – la volonté d'écrire l'Histoire, la possibilité de lui donner une image.

Mehdi Meddaci immisce au sein de son travail ces ruptures entre l'image et l'Histoire, ces distances entre une rive et l'autre. Les « manques » entre les images, mais également entre le son et l'image, induisent une appropriation par celui qui regarde ses œuvres. En effet, dans ses installations, les écrans sont parfois séparés, et diffusent une multiplicité d'images se nouant les unes aux autres : les spectateurs sont ainsi invités à réaliser leur propre montage. La part du son est également essentielle. Bruits étouffés de conversations, bribes de récits, clapotis de la mer, détonations d'armes à feu servent de guide sans pour autant toujours correspondre aux images projetées, appuyant leur dissociation.

À la fin 2014, la galerie parisienne Odile Quizeman présentait un ensemble récent



de vidéos, à la suite de l'exposition du CPIF, augmenté d'un certain nombre de photographies plus anciennes, que l'artiste exposait sous la forme de diagrammes rétroéclairés au sein de caissons lumineux. Par cette opération, il laisse transparaître le décolllement de ses images par rapport au réel. Et l'écart qu'il suscite ainsi provoque un écoulement alternatif du temps, voire son arrêt. Dans ces photographies prises à Damas, Quneitra, Lattaquié en

Syrie, jusqu'à Beyrouth, Alexandrie et, bien sûr, Alger, des rochers s'effondrant, des ruines antiques, des dormeurs, des squelettes d'immeubles constituent autant de motifs dont la chute semble en suspens. Chez Mehdi Meddaci, le recours à l'image, à l'écran comme mur, permet de « tenir debout ». En 2011, la vidéo qu'il réalisait, où l'on pouvait notamment voir des corps chutant au ralenti, ne s'appelait-elle pas déjà *Tenir les murs*. ■

MEHDI MEDDACI EN QUELQUES DATES

Né en 1980 à Montpellier. Vit et travaille à Paris
Représenté par la galerie Odile Ouizeman, Paris

- 2014 • *Les yeux tournent autour du soleil*, galerie Odile Ouizeman, Paris
- *Nous nous sommes levés*, Centre photographique d'Île-de-France, Pontault-Combault
- 2013 • *En attendant*, CAC châteaux de la Drôme, Montélimar
- Premier prix de la fondation François Schneider *Talents d'eau*
- 2012 • Les Rencontres internationale de la photographie d'Arles
- 2011 • Résidence et participation au festival *Temps d'images* au CentQuatre, Paris
- *Rencontres internationales Paris/Berlin/Madrid*, Centre Pompidou, Paris
- 2008 • Diplômé du Fresnoy – Studio national des arts contemporains, Tourcoing
- 2006 • *Montpellier Quartiers libres*, parc du mas de la Paillade, Montpellier
- Diplômé de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles

